

LE RISQUE MÉTAPHYSIQUE DANS L'ACTION ¹

« Au commencement était l'action », dit Faust. Nous la retrouvons aussi à la fin. Si nos actions sont conformes à nos pensées, on peut dire aussi que nos pensées correspondent exactement à l'expansion de notre activité. Les systèmes métaphysiques les plus abstraits ne sont eux-mêmes que des formules de sentiments, et le sentiment correspond à la tension plus ou moins grande de l'activité intérieure. Il y a un milieu entre le doute et la foi, entre l'incertitude et l'affirmation catégorique, c'est l'action; par elle seule, l'incertain peut se réaliser et devenir une réalité. Je ne vous demande pas de croire aveuglément à un idéal, je vous demande de travailler à le réaliser. — Sans y croire? — Afin d'y croire. Vous le croirez quand vous aurez travaillé à le produire.

Toutes les vieilles religions ont voulu nous faire croire par les yeux et oreilles. Elles nous ont montré Dieu en chair et en os, et les saint Thomas l'ont touché du doigt, et ils ont été convaincus. A présent, nous ne pouvons plus être convaincus de cette façon. Nous verrions, et nous entendrions, et nous toucherions du doigt, que nous nierons encore obstinément. On n'est pas persuadé d'une chose impossible, parce qu'on croit la voir ou la toucher: notre raison est maintenant assés forte pour se moquer au besoin de nos yeux, et les miracles ne pourraient plus convaincre personne. Il faut donc un nouveau moyen de persuasion, que les religions mêmes avaient déjà employé à leur profit; ce moyen, c'est l'action; vous croirez en proportion de ce que vous ferez. Seulement, l'action ne doit pas consister dans les pratiques extérieures et dans des rites grossiers; elle doit être toute intérieure en sa source; notre foi alors viendra vraiment du dedans, non du dehors: elle aura pour symbole non la routine d'un rite, mais la variété infinie de l'invention, de l'œuvre individuelle et spontanée.

L'humanité a attendu longtemps que Dieu lui apparaisse et il lui est apparu, et ce n'était pas Dieu. Le moment de l'attente est passé; maintenant, c'est celui du travail. Si l'idéal

n'est pas tout fait comme une maison, il dépend de nous de travailler ensemble à le faire.

Les religions disent: — J'espère parce que je crois et que je crois à une révélation extérieure. — Il faut dire: — Je crois parce que j'espère, parce que je sens en moi une énergie tout intérieure qui doit entrer en ligne de compte dans le problème. Pourquoi ne regarder qu'un côté de la question? S'il y a le monde inconnu, il y a le monde connu. J'ignore ce que je suis au dehors, et je n'ai nulle révélation, je n'entends aucune « parole » résonnant dans le silence des choses, mais je sais ce qu'intérieurement je veux, et c'est ma volonté qui fera ma puissance. L'action seule donne la confiance en soi, dans les autres, dans le monde. La pure méditation, la pensée solitaire finit par vous ôter des forces vives. Quand on se tient trop longtemps sur les hauts sommets, une sorte de fièvre vous prend, de lassitude infinie, on voudrait ne plus redescendre, s'arrêter, se reposer; les yeux se ferment; mais, si l'on cède au sommeil, on ne se relève plus: le froid pénétrant des hauteurs vous glace jusqu'à la moëlle des os; l'extase indolente et douloureuse dont vous vous sentiez envahi était le commencement de la mort.

L'action est le vrai remède du pessimisme, qui d'ailleurs peut avoir sa part de vérité et d'utilité quand il est pris dans son sens le plus haut. Le pessimisme, en effet, consiste à se plaindre non de ce qui est dans la vie, mais de ce qui n'y est pas. Ce qui est dans la vie ne constitue guère le principal objet des tristesses humaines, et la vie en elle-même n'est pas un mal. Quant à la mort, c'est simplement la négation de la vie. On voudrait ne pas mourir, soi et les siens, mais c'est par aspiration à une existence supérieure, comme on voudrait connaître la vérité..., etc. L'enfant qui veut atteindre la lune pleure un quart d'heure, et se console; l'homme qui voudrait posséder l'éternité pleure, lui aussi, au moins intérieurement; il fait un gros livre s'il est philosophe, une pièce de vers s'il est poète, rien du tout s'il est incapable; puis il se console et recommence la vie indifférente de tout le monde; indifférente, non, car il y tient; elle est au fond agréable. La conscience de la souffrance, à quoi se réduit-elle elle-même en grande partie? A la pensée qu'il serait possible d'y échapper, à la conception d'un état meilleur, c'est-à-dire d'une sorte d'idéal. Le mal est le sentiment d'une impuissance; il prouverait l'impuissance de Dieu si on supposait un Dieu, mais, quand il s'agit de l'homme, il prouve au contraire sa puissance relative. Souffrir devient la marque d'une supériorité. Le seul être qui parle et pense est aussi le seul capable de pleurer. Un poète a dit: « L'idéal germe chez les souffrants; » ne serait-ce pas l'idéal même qui fait germer la souffrance morale, qui donne à l'homme la pleine conscience de ses douleurs?

De fait, certaines douleurs sont une marque de supériorité: tout le monde ne peut pas

souffrir ainsi. Les grandes âmes au cœur déchiré ressemblent à l'oiseau frappé d'une flèche au plus haut de son vol: il pousse un cri qui emplit le ciel, il va mourir, et pourtant il plane encore. Léopardi Heine ou Lenau n'eussent probablement pas échangé contre des jouissances très vives ces moments dans lesquels ils ont composé leurs plus beaux chants. Dante souffrait autant qu'on peut souffrir de la pitié quand il écrivit ses vers sur Françoise Rimini: qui de nous ne voudrait éprouver une souffrance pareille? Il est des serremments de cœurs infiniment doux. Il est aussi des points où la douleur et le plaisir aigu semblent se confondre: les spasmes de l'agonie et ceux de l'amour ne sont pas sans quelque analogie; le cœur se fonde dans la joie comme dans la douleur. Les souffrances fécondes sont accompagnées d'une jouissance ineffable; elles ressemblent à ces sanglots qui, rendus par la musique d'un maître, deviennent harmonie. Souffrir et produire, c'est sentir en soi une puissance nouvelle éveillée par la douleur; on est comme l'Aurore sculptée par Michel-Ange, qui, ouvrant ses yeux en pleurs, ne semble voir la lumière qu'à travers les larmes: oui, mais cette lumière des tristes jours est encore la lumière, elle vaut la peine d'être regardée.

L'action, en sa fécondité, est aussi un remède au scepticisme; elle se fait à elle-même, nous l'avons vu, sa certitude intérieure. Que sais-je si je vivrai demain, si je vivrai dans une heure, si ma main pourra terminer cette ligne que je commence? La vie, de toutes parts, est enveloppée d'inconnu. Pourtant j'agis, je travaille, j'entreprends; et dans tous mes actes, dans toutes mes pensées, je présume cet avenir sur lequel rien ne m'autorise à compter.

Mon activité dépasse à chaque minute l'instant présent, déborde sur l'avenir. Je dépense mon énergie sans craindre que cette dépense soit une perte sèche, je m'impose des privations en comptant que l'avenir les rachètera, je vais mon chemin. Cette incertitude qui, me pressant de toutes parts également, équivaut pour moi à une certitude et rend possible ma liberté, c'est l'un des fondements de la morale spéculative avec tous ses risques. Ma pensée va devant elle, comme mon activité; elle arrange le monde, dispose de l'avenir. Il me semble que je suis maître de l'infini, parce que mon pouvoir n'est équivalent à aucune quantité déterminée; plus je fais, et plus j'espère.

Pour avoir les avantages que nous venons de lui attribuer, l'action doit se prendre à quelque œuvre précise et jusqu'à un certain point, prochaine. Vouloir faire du bien, non pas au monde entier ni à l'humanité entière, mais à des hommes déterminés, soulager une misère actuelle, alléger quelqu'un d'un fardeau, d'une souffrance, voilà ce qui ne peut pas tromper; on sait ce qu'on fait; on sait que le but méritera vos efforts, non pas en ce sens que le résultat aura une importance con-

¹ Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction par M. Guyau, 1 vol. gr. in-8°. Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

sidérable dans la masse des choses, mais en ce sens qu'il y aura à coup sûr un résultat, et un résultat bon; que votre action ne se perdra pas dans l'infini, comme une petite vapeur dans le bleu morne de l'éther. Faire disparaître une souffrance, c'est déjà une fin satisfaisante pour un être humain. On change par là d'un infinitième la somme totale de la douleur dans l'univers. La pitié reste, — inhérente au cœur de l'homme et vibrant dans ses plus profonds instincts, — alors même que la justice purement rationnelle et la charité universalisée semblent parfois perdre leurs fondements. Même dans le doute on peut aimer; même dans la nuit intellectuelle qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain, on peut tendre la main à celui qui pleure à vos pieds.

GUYAU

LE PARLEMENTARISME

LE SUFFRAGE ET L'ÉLU DU PROLÉTARIAT¹

..... Tant que la société sera bourgeoise, sa représentation dite nationale le sera comme elle; d'ailleurs le parlementarisme n'est pas en lui-même autre chose que la forme bourgeoise de l'idée politique. Son règne durera aussi longtemps que le règne politique des écus; pas plus. Or, si la représentation est d'essence bourgeoise, elle maintiendra, en dépit de tout, les prétentions des classes capitalistes envers et contre les revendications du travail; il n'a rien à attendre d'elle. C'est fatal comme la chute des pierres. Les défenseurs, très peu nombreux, que les classes exploitées parviendront à se créer n'y pourront rien. Leur cause est jugée à l'avance. Quelle sera en présence des chambres où domine l'élément bourgeois, l'attitude de ces avocats du prolétariat? Quelle était autrefois, devant les féodaux celle des vilains. Ce sont moutons qui plaident pour les autres moutons devant les loups. Tout est facile à qui tient la puissance, ingrat à ceux qui la subissent. De quoi se plaignent les moutons?

— On leur prend la laine..., on les mange...

— Parbleu! vous êtes moutons ou vous ne l'êtes pas.

— Ils auront toujours tort, ne faisant pas les lois. Leur état d'infériorité est évident, et lorsqu'ils s'avisent de bêler, ils prêteront simplement à rire. Car la réclamation des exploités, pour en revenir aux moutons bipèdes, donne à croire qu'ils supposent exister chez les hommes quelque ascendant de l'esprit de justice; ils semblent penser que l'égoïsme et le parti pris de l'intérêt peuvent céder quelquefois à la force de l'évidence. C'est certainement très ridicule. On n'est pas mouton à ce point là. Nous nous souvenons de tels plaidoyers ainsi prononcés dans l'enceinte de nos législatures par des mandataires de la plèbe. Les vérités qu'ils apportaient à la tribune étaient épouvantables.... et irréfutables. On les niait ou on s'en moquait.

Ces invocations adressées à la justice des classes nanties, à leur humanité, empruntaient même aux circonstances où elles se produisaient un caractère spécialement drôle; par exemple au lendemain des tueries de Juin ou de Mai. Ils auraient aussi utilement, pendant l'intervalle des séances, harangué les murailles. On les entendait pour la forme, comme ils parlaient eux-mêmes pour l'acquit de leur conscience. On le comprenait.

Car nous en avons vu de ces représentants des classes souffrantes. A peine entrés dans l'Assemblée, ils avaient déjà fait le plongeon.

trouver de pair le plus souvent avec ceux qui sont réputés comme les plus forts; gagner à moindres frais de travail, et même d'esprit, trois ou quatre fois plus qu'on ne rêva jamais d'obtenir en peinant sur l'outil; — il y a sans doute, dans ce jeu de la fortune, de quoi tourner la tête et brouiller le moral d'un pauvre homme. Il sera d'une trempe peu commune s'il résiste à la tentation. Quand on a mis la main sur un tel résultat, on s'y cramponne, on ne le lâche plus. Et voilà comment font le plongeon, quand ils sont passés députés, nos candidats des ouvriers. Ce n'est pas à dire que la perte de leur personne soit en elle-même d'une grande importance; la plupart ne sont que des faiseurs, qui se guident sur les épaules du peuple. Mais leurs défections répétées font peu d'honneur au caractère du prolétariat. La protestation qu'il affirme en les nommant ne compense pas ce discrédit. Une protestation platonique ne fut jamais d'une grande valeur, mais si elle tourne en déception, elle deviendra moindre que nulle. Les ouvriers croient protester lorsqu'ils envoient quelqu'un des leurs prendre place, siéger en leur nom dans le Parlement des bourgeois. C'est en fait, comme nous venons de le voir, un faux calcul; c'est même en principe une erreur.

Ces mandataires du peuple ne pourront, en définitive, et du seul fait de leur présence, qu'autoriser de son aveu les actes fatalement dirigés contre lui par ceux qui seront toujours, par la force des choses, soit qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, les ennemis du prolétariat. Autrefois le peuple de Rome eut ses tribuns. Ils se présentaient, eux aussi, devant le Sénat, mais ils ne siégeaient pas dans le Sénat; ils restaient à la porte. Ils ne prenaient pas part aux délibérations de ces praticiens, qui étaient par leur position les exploités du travail. Ils n'en connaissaient que pour y apposer, si besoin était, leur veto. Comme leur situation était franche, leur attitude était loyale; elle était digne du peuple et d'eux-mêmes qui le représentaient.

Il n'en est pas ainsi de nos députés de la plèbe. Comme ils font partie de l'assemblée, — absorption fallacieuse — ils se soumettent lorsqu'ils y entrent; d'avance, implicitement, à toutes les décisions de sa majorité, y compris les résolutions qu'elle ne manquera pas de prendre contre les droits de leurs commettants. Ils les sanctionnent au nom du peuple par leur acceptation légale. C'est le dernier mot de l'escamotage, dont le prolétariat est la dupe. Il ne saurait mieux faire, s'il veut donner en plein dans le sophisme bourgeois, rebattu jusqu'à satiété, dont les bourgeois pas plus que lui-même ne croient un mot, lequel consiste à répéter depuis quatre-vingts ans que la distinction des classes ayant été abolie par la Révolution de 1789, celle ne laisse rien à désirer. Tous en principe sont égaux devant la loi; tous au même titre citoyens. Tous en fait sont représentés; tous participent sur le même pied à la fabrication des lois. Que veut-on de mieux? qui parle d'inégalité? *La démocratie coule à pleins bords.* Tous sont libres de s'enrichir comme de respirer l'air des rues. — Voilà ce que le peuple contresigne par ses

elles... Quel résultat? Qu'il ait donc enfin de la mémoire! Si le peuple recueillit jamais quelque fruit de son entrée dans l'officine où se font les lois, ce fut seulement, il peut se le dire, lorsqu'il y pénétra lui-même, sans se faire représenter, par toutes les portes grandes ouvertes, tandis que les bourgeois, qui n'avaient jamais représenté sous le titre dont ils s'étaient revêtus que leur bourgeoisie, en sortaient devant lui par les fenêtres.

Le peu de justice qu'il lui est de loin en loin arrivé d'obtenir, il ne l'a encore obtenu, c'est l'histoire qui le lui atteste, qu'aux moments d'explosion révolutionnaire. A preuve le suffrage lui-même; il ne l'aurait pas encore à l'heure qu'il est sans l'ouragan de Février. *Il l'a eu parce qu'il l'a pris.* Ceux qui disent aujourd'hui le contraire mettent à profit son épuisement pour l'endormir. Où sont du reste à notre époque les hommes qui ont su bien comprendre que l'ordre politique n'est rien en dehors de l'ordre économique? Les déceptions que le peuple a déjà subies l'ont-elles du moins guéri de sa foi dans l'efficacité de la représentation législative du prolétariat? Pas le moins du monde. Il croit plus que jamais à cette bêtise.

(Les Assemblées parlantes) E. LEVERDAYS¹.

QUE LES CHEFS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ÉTAIENT SURPRIS PAR LES ÉVÉNEMENTS

Une chose étonne dans la Révolution française et contredit ce que l'on sait des autres: c'est de voir combien les grands changements y sont peu préparés. Les événements les plus importants, par exemple, la destruction de la monarchie, l'avènement de la République, éclatent sans avoir été annoncées dans les esprits.

Où en est la raison, si ce n'est que la grande audace dans les choses de la religion ayant manqué aux chefs de la Révolution, ils se sont trouvés embarrassés dans tout le reste? Ils n'ont pas posé à l'origine de la Révolution un de ces grands principes qui enferment un monde de conséquences.

S'ils eussent rompu avec le dogme du moyen âge, tout le monde eût été préparé à voir sor-

¹ Les Assemblées parlantes, par E. Leverdays, 1 vol. in-8°. C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, galerie de l'Odéon, Paris.

¹ Mort dernièrement dans une maison de santé, assassiné par ses gardiens.